Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 16

Artikel: Lo municipau et la salaïe âi z'âo
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-198713

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Puis une bonne pensée lui venant :

— Ecoute, j'ai une de mes redingotes que je ne pourrai plus guère porter ; si tu la lui donnais ?...

— C'est cela. Tu peux partir tranquille. Je vais la lui faire endosser.

Un moment après, Frérot, flottant dans cette redingote deux fois trop longue pour lui, beaucoup plus petit que son gendre, un vieux chapeau haut de forme remplaçant sa casquette, oscillant sur sa tête embroussaillée, descendait l'escalier et gagnait la rue, puis le boulevard de la Chapelle.

Tout de suite, il entendait rire autour de lui.

Puis un gamin qui le croisa, cria :

— Tiens, le Juif-Errant !

— Mais non, remarqua un autre, ce doit être un échappé de Charenton.

Enfin, un troisième glapit :

— Eh ! dis donc, le vieux, défle-toi, ta redingote qui balaie le trottoir...

Frérot, baissant la tête, fila.

Ces gens avaient raison, en somme. Il sentait les pans de la redingote, à chaque pas, lui battre les mollets.

— En voilà une machine que m'a donné Valérie ! s'exclame-t-il.

Et comme il levait la tête, il vit devant lui, en haut d'une boutique, une pancarte sur laquelle, en grosses lettres, était écrit cet avis :

« Ici on fait toutes les réparations d'habits ».

— Ça fait bien mon affaire, songea Frérot. Puisque Valérie m'a donné cet habit et qu'il ne me va pas, j'ai le droit de le faire arranger. Elle ne m'en voudra pas.

Il entra donc et, malgré sa simplicité d'esprit, finaud tout de même comme un bon paysan :

— Bonjour, la compagnie, dit-il à l'homme qui s'avançait pour le recevoir, v'la ce que je voudrais : j'ai sur le dos une redingote qu'est trop longue. Vous ne pourriez pas me la rogner ? Vous auriez pour vous les rognures en paiement.

— Mon Dieu, si, fit en souriant le tailleur, malgré que ce soit là un singulier marché et non dans les habitudes de ma maison.

Il prit ses ciseaux, fit lever les bras au vieux, puis, dans son intérêt, puisque les rognures étaient pour lui, coupa la redingote presque sous les bras.

— Comme ça, vous ne serez plus gêné, remarqua-t-il.

— En effet, seulement, tout de même, vous en avez peut-être trop enlevé !

— Pas du tout... les costumes se portent ainsi à présent... C'est la dernière mode.

Le tailleur voyait à qui il avait affaire.

— Allons, à quéque chose près, j'suis pas difficile, moi, cria le vieux.

Et il sortit.

Les passants rirent de plus belle autour de lui.

— Y sont rudement gais, à Paris, murmura-t-il entre ses dents.

Mais, sans de grandes difficultés, il parvint enfin dans la rue Secrétan et trouva le comptoir d'Isidore.

Celui-ci fut heureux de revoir un pays. On but force petits verres pour fêter sa visite.

Le soir, peu habitué à boire, le vieux se trouva complètement gris. Isidore l'invita à coucher chez lui, mais, malgré l'ivresse, il ne voulut pas accepter, gardant encore un peu de raison...

— Ah non, mon vieux, ma fille serait en peine.

Le marchand de vins se vit contraint de héler un fiacre, dans lequel il fit pénétrer Frérot. Puis il jeta au cocher l'adresse de Mornet que le paysan eût beaucoup de mal à donner.

Un quart d'heure après, la voiture s'arrêta à cette adresse. Le client ne descendant pas, l'automédon dut sauter de son siège. Il le trouva dormant à poings fermés. Il dut le secouer pour le réveiller, puis, quand il fut sorti, il réclama les trente sous de la course.

— Trente sous, cria Frérot un peu dégrisé, eh ben, mon vieux... à Trifouilles, mon pays, on vous charrie pendant une demi-journée pour ce prix-là.

— Je ne m'occupe pas de votre pays. Donnez-moi mes trente sous !

— Jamais... Voulez-vous dix sous ?

— Trente, ou j'appelle la police !

— Quinze !

— Trente, espèce de pochard...

— Pochard, moi, crédié. Répétez un peu, voleur.

— Oui, pochard...

Un rassemblement s'était formé.

— Kss' kss', sifflaient des gamins.

Un agent arriva. Le cocher expliquait que le client, au lieu de le payer, l'invectivait.

Heureusement Mornet, rentré de son magasin, ayant entendu du bruit dans la rue, ouvrit une fenêtre et cria aussitôt :

— Valérie ! c'est ton père qui fait encore des siennes.

Il descendit en courant et arriva juste à temps pour l'empêcher d'être emmené au poste.

Le vieux expliqua ses aventures à son gendre qui, furieux, lui jeta, en voyant sa redingote perdue :

— Mais vous êtes fou, ma parole !

(La fin samedi.)

Nos bonnes gens. — En éveillant les dormeurs attardés, le canon du 14 avril réveille également les souvenirs patriotiques. Moi, il m'a fait songer — pourquoi ? je l'ignore — à la modeste cérémonie d'inauguration du monument élevé, à Vidy, à la mémoire du major Davel, il y a deux ou trois ans de cela.

On était aussi en avril. Une grande foule, grande comme celle qui jadis accompagna le pauvre major à l'échafaud, remplissait toutes les routes conduisant à Vidy. Tout à coup, sur la route de Morges, apparurent les voitures dans lesquelles avaient pris place les autorités, les membres des comités et les invités. Sur le siège de la voiture du Conseil d'Etat, un huissier au manteau vert et blanc ; un huissier au manteau rouge et blanc sur le siège du carosse municipal. Un tourbillon de poussière, dans lequel se jouaient les rayons du soleil, entourait, comme d'un nimbe, le cortège officiel.

« Maman !... maman !... regarde cet homme rouge, là-bas, sur cette voiture ! Qu'est-ce que c'est ? » s'écrie un bambin en tiraillant la jupe de sa mère. Et du doigt il désigne l'huissier de la commune.

— Mais, petit bobet, ne vois-tu pas que c'est le bourreau.

Lo municipau et la salaïe âi z'âo.

Quand on a passâ Paquiè et que clliâo qu'ont fé lâo dou z'ans dè catsimo ont êtâ reçus, on fâ dein ti lè veladzo dâo canton lè vezitès d'écoulès po vaire à quiet ein sont clliâo qu'ont coumeniyi et po férè montâ de n'écoula dein on autra lè pe éduquâ et clliâo qu'ont lo mi recordâ.

Ti lè bouébo dussont po clliа vezita sè revoudrè dè la demeindze po cein que lo menistre, lo syndico, lo greffier et on part dè municipaux saront quie po lâo férè recitâ l'histoire et la grammère, montrâ à la carta, tchiffrâ dâi règles, férè dâi verbes et tot on commerço, après qûiet marquont lè notès, font avanci d'on cran clliâo qu'ein ont lo mè et laissont ein derrai lè pe bêtès.

Quand font clliâo vezitès, clliâo monsus dè la coumechon d'ècoula ont coutema dè bailli condzi 'na vouarbetta à clliâo bouèbo et tandi que clliâo gosses s'amusont on bocon pè vai la maison d'écoula, ie vont avoué lo régent et mimameint lè régeannès tant qu'âo pailo derrai dè la pinta dè coumouna po rupâ on part dè salaïès âi z'âo et baire cauquiès litres que la coumouna offrè à clliâo z'autoritâ.

A la vezita dè sti an, lo vilho municipau Brocan êtâi dè la féta et Rodo dè la pinta qu'est assebin municipau et que savâi que Brocan amâvè d'estra clliâo salaïès âi z'âo, s'est décidâ dè l'âi férè onna farça po férè recaffâ ti clliâo gaillâ.

S'êtâi met d'accoo avoué lo bolondzi po que mettè dein lo reboo, don lo revon dè 'na salaïe, on petit bet dè cordetta et dein la pâta, à n'on carro, on bocon dè patta copaïè tot coumeint 'na trantse et avoué lè z'âo pè dessus, quand la salaïe fe couèta, on sè sarâi papi démaufiâ dâo commerço.

Pè vai lè dix z'hâorès, clliâo monsus et clliâo régeannès s'aminont, lè salaïès étiont dza su la trabllia et cheintiont ma fai destra bon.

— Ora quoui est-te que décopè ? fe lo Rodo ; l'est âo pe vilho compto ; allein l'oncllio Brocan, vouaiquie on couté tot frais molâ, copâ pi quie ! Et l'âi montra la plliace io iavai la cordetta.

Brocan eimpougnè lo coutè, mâ lo diabllio, c'êtâi cllia pouéson dè revon ïo lo couté ne poivè pas moodrè, avoué cein que lo Rodo l'âi avâi onco bailli on couté que ne copâvè rein et ci pourrè vilho fasâi dâi veindzancès dâo tonaire et dâi sacremeints dâo dianstre pè dévant lo menistre et l'a falliu que l'âi aulè avoué lè duès mans po poai dépondre lo bocan.

Lè z'autro recaffâvant que dâi sorciers dè vaire que châvè dinse po copâ cé bocon et l'âi ein desiont dè totès lè sortès :

— Vo n'âi perein d'acquouet, l'oncllio Brocan ! desâi ion.

— Ia petêtrè on oû dein lo revon ! fasâi on autro.

Adon quand la salaïe fe tota copaïe, lo Rodo boutè lè bocons lè z'ons après lè z'autro su on assiéta et baillè à Brocan cé qu'avâi la patta. Coumeint tot cé mondo avâi eimpougni son bocon avoué lè quatro dâi et lo pâodzo, lo vilho ein fe atant avoué lo sein.

Mâ quand l'eût pllantâ lè deints dedein, motta ! ne poivè pas ein dècrotsi 'na morse, rappo à la patta ; coudhivè trevougni fermo avoué lè duès mans, toosai lo bocon, rein ne vegnâi que lè z'autro ne poivont pas sè teni dè lo vaire terailli dinse cllia salaïe. Tot parâi, à foocè dè trevougni, l'ein dépond on bocon que sè met à recratchi su sa man et quand l'eût vouaiti bin adrâi et que l'eût grattâ lo dessus dâo resto avoué son couté, trâovè la patta que montrè âi z'autro ein lâo deseint :

— Ne su pas mau ébahy se ne pû pas eintanâ cllia salaïe, vouaiti-vai se cé caïon dè bolondzi n'a pas laissi la maiti dè son fordâi dein la pâta !

L'arâi falliu ourè quinnès recaffaïès l'ont fé ; mâ l'ont onco bin mé recaffâ après, quand lo Rodo lâo z'a tot racontâ la farça ; assebin Brocan, dè la radze que l'avâi contre lo Rodo, n'a pas remet lè pi à la pinte du cé dzo quie.

* *

Passage interdit.

(Historiette lausannoise.)

« Bonjour, M. Tâtillon ! Vous n'avez pas l'air d'être dans votre assiette. Vous avez sans doute des appartements à louer, à voir l'écriteau que vous portez sous le bras ?

— Vous êtes dans l'erreur, mon brave ! Lisez !

— *Passage interdit.* Qu'allez-vous faire de cela ?

— Eh parbleu ! le suspendre dans l'allée de ma maison, dont on fait un passage public.

— Mais, ne craignez-vous pas de faire connaître par cet écriteau, à ceux qui l'ignorent, que votre allée ouvre un passage sur l'autre rue.

— Eh ! qui ne le sait déjà ? Quand je m'oppose au passage des gens qui n'ont rien à faire dans ma maison, ils me reprochent de ne pas avoir mis de défense.

— A votre place, je ne mettrais pas cet écriteau.

— Chacun son idée. Chacun sait ce qu'il a à faire.

— C'est certain. Faites comme bon vous semble. Au revoir, M. Tâtillon.

C'est à peine si mon voisin répondit à mes salutations ; il bouda et, pendant un mois, il ne mit plus les pieds dans mon magasin d'épicerie, lui qui, jusqu'alors, y venait chaque jour faire quelque emplette et tailler une bavette. Il revint enfin, sous prétexte d'acheter des allumettes.

Cet homme qui paraissait toujours mécontent avait cependant tout ce qu'il faut pour être heureux : une santé robuste, une fille charmante, qui allait être fiancée à un jeune docteur, et enfin il était propriétaire d'un immeuble donnant sur deux rues et d'un excellent rapport.

L'année précédente, toutefois, il avait eu la douleur de perdre sa femme, personne douce, intelligente et avenante. Depuis lors il était devenu un peu bougon.